

MANUCU, Nicole, *De Tristan Tzara à Ghérasim Luca : Impulsions des modernités roumaines au sein de l'avant-garde européenne*, Paris, Honoré Champion, 2014, 260 p. « Bibliothèque de Littérature Générale et Comparée ».

### **Recension par Valentina Karampagia**

Dans ce dense essai, suivi d'une riche bibliographie, l'auteur tente de caractériser soigneusement la place de la littérature roumaine du XXe siècle dans l'espace européen, en suivant le fil des avant-gardes roumaines et de la façon dont elles résonnent dans le paysage littéraire français de l'avant et de l'après-Guerre. L'auteur se penche sur le cas de deux poètes roumains d'expression française, qui ont laissé une trace – étrange, étrangère, inclassable – dans la littérature française moderne : Tristan Tzara et Ghérasim Luca.

Une question traverse de part en part cette étude historico-esthétique, pouvant résumer à elle seule le paradoxe de ce kaléidoscope ou jeu de forces qu'est l'Europe et qui s'énonce ainsi : « comment un espace aussi petit, perçu comme démuné et arriéré, devient le lieu, où épisodiquement, la nouveauté et la modernité s'inventent aussi ? ». Cette question pourrait se poser, au fond, aussi bien dans le cas d'autres littératures nationales de la « périphérie » européenne. Elle est d'une forte actualité dans un espace complexe, comme celui de l'Europe, où l'autre face des passerelles entre économies, cultures et langues est l'opposition entre centre et périphérie.

Cette question, Nicole Manucu la traite en deux temps : dans un premier temps, elle s'essaie à problématiser la définition des termes « modernité » et « avant-garde », en soulignant leur complexité, leurs emboitements et dissociations et les catégorisations inadéquates dans lesquelles elles figent, souvent, l'art. Tout cela est ancré dans un continent argumentatif profondément historicisé et contextuel : la Roumanie du Dada et du Surréalisme, présentée comme une terre tenaillée entre tradition et innovation, appartenance à la nation et ouverture à l'Europe, langue unitaire d'un passé latinisant et idiomes pluriels de diverses populations et minorités. L'auteur soutient que la tentative de la Roumanie du début du XXe siècle de « récupérer son retard » par rapport à l'Occident « civilisé », engendrera une confrontation intense entre spécificité locale et libéralité transnationale, qui marginalisera indistinctement les forces vives de

la tradition. Ces forces vives, les avant-gardes littéraires roumaines les réhabiliteront dans la langue, prouvant par-là, leur insituable lien à l'histoire et à la notion même de modernité. Effectivement, si moderne signifie « être de son temps », les avant-gardes roumaines autour de la revue *Urmuz*, le *Cabaret Voltaire*, la revue *75 H.P.* et Tristan Tzara, ainsi qu'autour des peintres comme Victor Brauner et Jacques Hérold ou du « Groupe des cinq » et des écrivains et peintres surréalistes comme Ghérasim Luca, Gellu Naum et Dolfi Trost, défient cette identification à l'air du temps, étant précisément non-identifiables, parce qu'à la fois en avance et en retard ; en avance par l'accueil des nouvelles esthétiques européennes, et plus particulièrement françaises, et en retard par le repeuplement de l'art savant par des caractéristiques d'art populaire. Le dialogue avec le surréalisme français, le goût prononcé pour la francophonie qui donnera lieu, dans les cercles avant-gardistes roumains, à la rédaction de textes directement en français, participent de cette identité hétérogène de la modernité roumaine, comme le démontre l'auteur.

Dans un deuxième temps, l'étude se centre sur une approche interprétative de poèmes de Tristan Tzara et de Gherasim Luca, deux écritures différentes et singulières en elles-mêmes, dans lesquelles se télescopent quelques-uns des traits de l'avant-garde roumaine du XXe siècle : affranchissement des frontières nationales, cosmopolitisme, contestation des usages balisés du langage et des institutions. Si une distance certaine sépare chronologiquement et stylistiquement l'écriture des deux auteurs, elle n'est aucunement effacée dans l'analyse de Nicole Manucu, qui fait précisément de cette distance la marque significative de l'aspect inclassable des avant-gardes roumaines. Tzara et Luca, poètes qui ont choisi d'écrire dans leur langue d'accueil, le français, s'arrachant à leur terre d'origine et aux représentations qui lui étaient propres, développent dans la langue française un rapport subversif au langage et, par-là même, au monde. En cela, comme le signale l'écrivaine, l'auteur de « la pensée se fait dans la bouche » rencontre celui de « théâtre de bouche », tous deux entrevoyant dans la plasticité du langage, le véritable vecteur de la pensée.

En dissociant la réelle modernité opératoire dans l'écriture de Tzara de l'assignation « moderne » des manuels scolaires et des encyclopédies, Nicole Manucu s'attache à revivifier la dimension non canonique de l'œuvre du fondateur de Dada, en montrant

que ces discours qui légitiment son travail finissent par le décontextualiser, le figer et le priver même de son sens premier : un rapport étrange à la modernité qui est dans une continuité créative avec la tradition. Quant à Gherasim Luca, l'auteur souligne de façon sensible et en dialogue constant avec ses poèmes, le parti-pris de cette écriture performative : mettre en branle l'aspect phonique, phonétique et sémantique de la langue, déployer son infinie capacité de transformation, creuser sa matérialité pour faire émerger « l'in-vu », « l'in-su » et « le non-entendu » et « retourner la puissance des poèmes contre le plomb des discours ». Ces interprétations qui entendent dans la langue de Luca le désir d'habiter le monde autrement, sont accompagnées d'une présentation de poèmes inédits provenant de la bibliothèque Jacques-Doucet. Ainsi, en rapprochant ces deux déracinés du sol et de la langue maternelle, Tristan Tzara et Gherasim Luca, Nicole Manucu s'essaie à cerner la propension des avant-gardes à penser le langage comme une expérience de métamorphose de soi et des conceptions de l'autre, comme une transgression de ce qui est donné d'avance.

Dans sa conclusion, l'auteur revient sur ses intentions, à savoir distinguer la modernité – en tant que notion quantitative et historique – de l'avant-garde, en tant que notion qualitative et esthétique, souligner leurs éventuels recouvrements et leurs dissonances et surtout esquisser le portrait singulier des avant-gardes littéraires roumaines, qui, loin du « modèle hiératique de l'Occident », nous parlent encore aujourd'hui, en traversant le temps, de ce qu'il ne faut jamais oublier : le besoin de réhabiter les langues.